

## Désorienté express

« Nous sommes au complet, nous pouvons commencer, » déclara calmement et d'une voix pleine de douceur et de componction le notaire. Il s'éclaircit la voix puis reprit la parole : « Je vais vous faire part des dernières dispositions testamentaires de la défunte. Madame Judith Sylvain est venue me voir peu de temps après son mariage avec M. Jacques Lurdan afin de modifier son testament. Nonobstant les obligations légales protégeant les descendants de la défunte, et hormis la maison familiale au 14 de la Dune aux Loups au Touquet, Madame Judith Sylvain lègue la totalité de ses biens mobiliers, immobiliers et financiers à son nouvel époux, M. Jacques Lurdan. » Le mari sourit.

Chaque matin, Judith Sylvain allait boire un café à la terrasse du Flore. Bien sûr, ça n'était plus l'atmosphère effervescente et grave et légère qu'avaient dû connaître Sartre et Beauvoir et dont ses parents, lorsqu'elle était enfant et qu'ils lui offraient sur la terrasse un chocolat chaud et hebdomadaire, aimaient à lui transmettre tout l'enchantement. Mais c'était là qu'elle avait rencontré son mari, là qu'ils étaient venus durant 32 années boire presque hebdomadairement un café ou un thé.

A sa mort son mari lui avait légué la plus grande partie de sa fortune et les souvenirs doux et douloureux de leur bel amour. Ainsi, ce rendez-vous solitaire, matinal et quotidien, était tout ensemble un plaisir, un hommage et une preuve d'amour.

Ces derniers temps, une curiosité particulière rafraîchissait l'habitude et la retenait plus longtemps qu'à l'ordinaire à sa table. Un homme d'une cinquantaine d'année était apparu parmi la clientèle et, comme elle, semblait obéir à une liturgie mémorielle. Il s'installait toujours à la même table, toujours seul. Si elle était occupée, il patientait au comptoir. Il pouvait attendre longtemps. Les serveurs lui réservaient la table dès qu'elle se libérait. Il prenait toujours la même chose : un café-crème avec deux croissants, et agissait toujours de même : tout en déjeunant – il ne mangeait qu'un seul des deux croissants - il sortait un carnet moleskine, écrivait quelques lignes – il avait de belles mains- puis s'en allait en laissant sur sa table, à côté du deuxième croissant, une rose.

Cet homme à l'étrange cérémonial l'intriguait. Ni les serveurs, ni les patrons ne savaient rien de lui. Il était apparu un matin, avait déposé, auprès de sa monnaie et du croissant laissé, une rose. On l'avait rappelé pour lui signifier son oubli. Il les avait remerciés mais leur indiqua que tout était à sa place. Depuis, chaque matin, le Flore héritait d'une fleur.

Un matin, elle se surprit, devant la glace de sa psyché, à des gestes de coquetterie qu'elle avait depuis longtemps oubliés. L'élégance était pour elle une règle et une preuve d'estime de soi et de respect des autres. Mais, ce matin-là, elle s'aperçut en rougissant que l'application qu'elle mettait à s'embellir avait un tout autre but : elle désirait séduire. Troublée, honteuse, elle s'apprêtait à corriger cette afféterie, lorsqu'elle se ravisa. Et pourquoi pas ? Cet homme lui plaisait et tomber amoureuse, quand bien même d'aucuns dirait que ça n'était plus de son âge, était si délicieux ! Elle craignait de ne plus pouvoir plaire.

En sortant, elle ajusta sur ses cheveux gris son plus beau chapeau.

L'inconnu était là. Elle s'assit un peu à distance mais choisit une table se trouvant sur le chemin qu'il serait obligé de prendre pour s'en aller. Renverser un verre ? Laisser tomber un mouchoir, son livre ? Elle hésitait sur la stratégie à suivre, s'amusait de ses hésitations tout en y trouvant un adorable charme. Elle plaça son thé sur le rebord de sa table, tenta de masquer sa surveillance derrière la lecture distraite d'un livre. Il se leva enfin, elle se prépara à devenir maladroite mais l'homme s'approcha d'elle, la salua :

- Madame, à demain, j'espère.

Puis il s'en alla avant qu'elle n'ait pu esquisser un geste ou dire un mot. Elle se leva à son tour, heureuse, incrédule, se dirigea vers la desserte de la terrasse où le serveur venait de poser le soliflore contenant la rose :

c'était une rose Pullman, au cœur jaune et aux bords des pétales rouges, presque des lèvres. Elle avait un léger parfum d'agrumes.

Elle passa une journée merveilleuse, enivrée d'impatience et du plaisir de plaire.

Les jours qui suivirent, il se contenta de lui parler sans s'asseoir à sa table. Elle n'osait l'y inviter. Les échanges peu à peu devinrent plus spontanés, plus sincères aussi. Elle avait craint le badinage, leur profondeur l'intimidait. Chaque matin leurs discussions prolongées retardaient le moment où il rejoignait sa table sur laquelle il laissait toujours, après lui, le croissant et la rose. L'aimait-elle ? Elle n'osait se l'avouer mais elle ne pouvait taire son désir de devenir le fantôme à qui s'offraient ce croissant et cette rose. Qu'il était bon de resouffrir ! Il lui tardait qu'il l'invitât.

Un matin, alors qu'il ne l'avait que saluée et qu'elle s'en était alarmée, après avoir bu son café, laissé le croissant, il vint vers elle et lui offrit la rose. Sa vue se brouilla, elle ne savait que dire, cherchait à cacher son émotion. Elle se leva, ébranla la table. Le thé se renversa.

- Oh, pardon !
- Non, ne vous excusez pas. C'est à moi de vous remercier. Cela fait si longtemps que je vis de souvenirs. Les roses ne sont pas faites pour les tombes. Me permettrez-vous bientôt de me joindre à votre table ?
- Oui, répondit-elle avec une ardeur qui l'étonna.
- Merci. Passez une agréable journée.

Il s'en alla. Elle le suivit du regard. Elle vécut l'après-midi dans un adolescent ravissement, se rendit au cimetière, se confia à son mari. Ses derniers mots lui revinrent en mémoire : « Vis. Notre amour a passé. Accepte le prochain. »

Le lendemain, ils déjeunèrent ensemble.

Rapidement, la confiance de leurs relations autorisèrent d'intimes confidences. Elle se permit de lui demander, après s'être ouverte sur le sien, les raisons de son étrange rituel. Il lui apprit qu'à la mort de sa femme, il avait quitté Paris, et tenté, ailleurs, de commencer une autre vie, en vain. Il lui avait fallu des années pour comprendre qu'il ne pouvait vivre loin d'elle. Alors il était revenu. Son fantôme l'accompagnait : une présence amie, discrète. Elle était toujours là qui le guidait ou le conseillait.

- Vous savez, Judith, lui dit-il, quand je rêve de ma femme, elle ne cesse, depuis que je vous connais et depuis qu'elle vous connaît, de me répéter : « Va maintenant, quitte-moi. C'est elle. » Hier, j'ai cru sentir ses lèvres sur mes lèvres, comme un baiser d'adieu. Vous avez pris toute la place et je suis prêt. Voulez-vous qu'ensemble nous rejoignons les vivants ?

Elle répondit oui avec, dans la voix, un mélange d'exaltation, de scrupules et de mélancolie.

Traverser l'Europe à bord de l'Orient Express était un de ses vieux rêves, de ceux qu'on pense ne jamais pouvoir réaliser. Mais il le lui offrit. Le chef de wagon les prit en photo devant leur voiture juste avant l'embarquement ; ils avaient écrit, juvénilement, « Just married » sur leurs bagages.

Elle mourut entre Venise et Budapest ; une chute lors d'une excursion sur les falaises de Veliko Tarnovo.

Après les obsèques, sur le buffet de son salon, il posa la photo prise sur le quai le jour de leur départ. Il en avait modifié l'inscription sur les bagages : « Just buried, 23.02.1954 / 12.05.2011 ». Cela l'avait amusé. Il rangea le dossier Judith Sylvain dans son livre d'inventaire qui rejoignit ceux de ces deux précédentes épouses : Hortense Reigner et Oriane Houndjo ; un mariage tous les cinq ans, le temps de la dilapidation et de circonvenir la prochaine proie – ça ne fonctionnait pas à chaque fois et il se heurtait souvent à des échecs. Mais la chasse était amusante et séduire une occupation très agréable qu'il préférerait à tout autre. Il y avait tant d'argent à se faire. L'amour était un filon sous-exploité. A quoi bon se priver ?